

# tocqueville de la démocratie en Amérique

les grands thèmes











© *Éditions Gallimard, 1968.*

Extrait de la publication



## AVANT-PROPOS

Notre texte est basé sur notre édition dans le cadre des *Œuvres Complètes* d'Alexis de Tocqueville, troisième édition revue, Gallimard, Paris, 1967.

La table de concordance facilitera sans doute l'usage du présent volume.

Nous avons essayé de retenir surtout les idées fondamentales de la sociologie politique de Tocqueville – les grands thèmes – et leur actualité pour notre époque sans toutefois « moderniser » les titres des chapitres de Tocqueville comme on s'est permis de le faire dans une autre édition abrégée. Nous avons dû laisser de côté certaines notes d'un caractère trop technique ; mais le lecteur les retrouvera facilement en se reportant à notre édition des *Œuvres Complètes*.

L'analyse structurale de la magistrature américaine, par exemple, ou l'interprétation de l'état des masses sont des découvertes classiques de la sociologie tocquevillienne. Toutes nos sociétés occidentales offrent aujourd'hui des aspects politiques, culturels et sociaux qui se comprennent peut-être mieux quand on prend Tocqueville comme guide. N'écrivait-il pas lui-même : « J'avoue que dans l'Amérique, j'ai vu plus que l'Amérique ; j'y ai cherché une image de la démocratie elle-même, de ses penchants, de son caractère, de ses préjugés, de ses passions ; j'ai voulu la connaître, ne



fût-ce que pour savoir du moins ce que nous devons espérer ou craindre d'elle. »

La quatrième partie du deuxième volume que nous reproduisons *intégralement* est certainement une des pièces les plus pénétrantes de la sociologie moderne qui ne fut surpassée ni par Max Weber ni par Raymond Aron.

Les quelques notes que nous avons ajoutées sont marquées par un astérisque (\*) et se trouvent à la fin du volume.

Université de Reading, décembre 1967.

J.-P. MAYER

Nous avons ajouté une bibliographie sommaire à partir de la page 369 de ce volume. Elle indique quelques ouvrages par et sur Tocqueville, ainsi que plusieurs études, publiées pour la plupart depuis 1968, sur des problèmes socio-historiques et institutionnels aux Etats-Unis, études qui prolongent jusqu'à notre époque les perspectives envisagées par Tocqueville. Elles montrent sans aucun doute l'influence continuelle que la *Démocratie en Amérique* a exercée et exerce encore. Peut-être devrions-nous mentionner que des éditions de ce volume ont paru en Espagne, au Japon et en Allemagne et qu'une édition allemande augmentée est sous presse. La sociologie globale de Tocqueville a envahi le monde.

J.-P. M.

Tocqueville Research Centre, Université de Reading,  
Angleterre. Octobre 1975, et juillet 1985.

## ALEXIS DE TOCQUEVILLE ET SON ŒUVRE \*

*Chaque génération tente de formuler sa propre conception de l'Etat et de la Société. Sur ce chemin ardu et difficile, elle rencontre et redécouvre parfois un penseur avec lequel elle se sent de profondes affinités car il anticipe nos problèmes et exprime nos inquiétudes ; c'est ainsi que l'œuvre d'A. de Tocqueville est devenue part intégrante de notre vie.*

*Qu'on me permette de dire sans fausse modestie comment je suis venu à Tocqueville. Dans les années qui vont de 1933 à 1938 j'ai essayé de comprendre la structure sociologique de la démocratie plébiscitaire. L'interprétation marxiste à laquelle je m'étais attaché dans ma jeunesse ne me satisfaisait plus. C'est alors que je rencontrai Tocqueville, qui nous a laissés dans ses Souvenirs l'interprétation la plus pertinente de la révolution de 1848. Je commençai à saisir le fait qu'il existe des démocraties libres et d'autres qui ne le sont pas, comme nous l'a enseigné dans l'avant-propos à son Ancien Régime le grand sociologue français. D'une part la République de Weimar fut submergée par le sentiment populaire ; de l'autre, la II<sup>e</sup> République française donne naissance à la dictature de Napoléon III. Il est certain que l'histoire ne se répète pas, mais il faut étudier sa structure pour pouvoir en tirer des leçons. Tocqueville fut à la fois témoin et participant : il appartenait au Comité de constitution de la*

*II<sup>e</sup> République et fut quelque temps ministre des Affaires étrangères sous le prince-président. Il fut rapidement obligé de se rendre compte que Louis-Napoléon ne tolérait que des instruments dociles à sa propre politique et non des ministres responsables devant le Parlement. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, Tocqueville se mit à écrire ses Souvenirs et commença son ouvrage sur la Révolution française ; sa mort prématurée, le 16 août 1859 à Cannes, l'empêcha de le terminer.*

*Né le 29 juillet 1805 à Paris, dans une vieille famille de l'aristocratie normande, il avait hérité de son père, trois fois préfet et historien notable, l'expérience de l'administration. Après des études de droit, il devint magistrat à Versailles. Son père n'avait échappé que de justesse à la guillotine ; elle n'avait pas épargné son bisaïeul maternel, Malesherbes, le grand libéral, protecteur des Encyclopédistes, qui défendit Louis XVI devant le tribunal révolutionnaire avec un remarquable désintéressement. Cette révolution sanglante qui dévorait ses propres enfants avait dès l'enfance marqué Tocqueville. A Versailles il rencontra Mary Mottley, l'Anglaise qui devint la compagne de sa vie.*

*La révolution de 1830 le laissa froid. Il abandonna la magistrature et s'embarqua pour l'Amérique avec son ami Gustave de Beaumont. Il voulait voir comment s'organisait la démocratie outre-Atlantique. Ses notes de voyage lui fournirent la matière de son ouvrage sur l'Amérique, dont les deux premiers volumes parurent en 1835. Du jour au lendemain il fut célèbre dans le monde entier. Il avait trente ans. Un second voyage en Angleterre la même année — il y était déjà allé en 1833 — mit au point des idées qu'il devait exposer dans les deux derniers volumes de La Démocratie en Amérique, qui parurent en 1840. Quelques années auparavant il avait été élu député dans sa circonscription électorale, à Valognes ; il conserva ce mandat jusqu'à la fin de sa carrière politique.*

*On sait que les deux premiers volumes de La Démocratie en Amérique lui assuraient déjà une première place parmi les écrivains politiques de son temps. Sainte-*

*Beuve, dans un compte rendu de la Revue des Deux Mondes du 7 avril 1835, écrivait : « Le livre de M. de Tocqueville, si on le parcourait complètement, fournirait sujet à l'examen de toutes les questions capitales de la politique moderne... En louant ce livre si récemment publié, on ne fait, au reste, qu'enregistrer le jugement, déjà établi, qu'en ont porté toutes les personnes compétentes et graves. Les suffrages des Chateaubriand, des Royer-Collard, des Lamartine, ont été exprimés assez hautement pour qu'on puisse les consigner, sans crainte de se laisser tromper à des apparences complaisantes. Il faudrait remonter fort loin pour trouver parmi nous un livre de science et d'observation politique qui ait à ce point éveillé et satisfait l'attention des penseurs. »*

*Néanmoins, il semble aujourd'hui que ce soit seulement avec la publication des deux derniers volumes de La Démocratie en Amérique que Tocqueville révéla sa vraie grandeur. Et pourtant, Sainte-Beuve fut, de toute évidence, moins enthousiaste à leur égard car il porta sur eux le jugement suivant :*

*« L'Amérique, depuis près de dix ans qu'il l'a quittée, n'est plus qu'un prétexte pour l'auteur ; elle n'est plus qu'un prête-nom, et c'est aux sociétés modernes en général, et à la France autant qu'à l'Amérique qu'il s'adresse. Sa thèse est sur les effets et les dangers de l'égalité dans toutes les conditions et les relations civiles au sein d'une société démocratique. C'est ici surtout qu'on sent l'infériorité de manière si l'on se reporte à Montesquieu. A tout moment les exemples manquent à l'auteur pour illustrer ou animer ses pages. »*

*Tocqueville lui-même partagea dans une certaine mesure l'opinion du grand critique, car nous lisons dans une lettre à John Stuart Mill : « Le succès de cette seconde partie de La Démocratie a été moins populaire en France que celui de la première... Je suis donc très occupé à rechercher avec moi-même dans quel défaut je suis tombé : car il y en a un considérable, cela est probable. Je crois que le vice que je cherche se trouve dans la donnée même du livre qui exprime quelque chose d'obscur et de*

*problématique qui ne saisit pas la foule. Quand je parlais uniquement de la société démocratique des Etats-Unis, cela se comprenait aussitôt. Si j'avais parlé de notre société démocratique de France, telle qu'elle se produit de nos jours, cela se serait encore bien compris. Mais en partant des notions que me fournissaient la société américaine et française, j'ai voulu peindre les traits généraux des sociétés démocratiques dont aucun complet modèle n'existe encore... »*

*Je me suis permis de souligner la phrase décisive de Tocqueville. Pour un lecteur du rang et de l'esprit de Sainte-Beuve, la méthode sociologique, dont plus tard Max Weber devait se servir avec tant de succès, restait incompréhensible. Tocqueville élabore déjà ici ce que Weber appellera « le type idéal ». C'est-à-dire, une notion sociologique nourrie de réalité sociale et en même temps typée. Cette méthode donne aux derniers volumes de La Démocratie leur caractère d'actualité : John Stuart Mill l'avait si bien compris que dans un compte rendu mémorable, publié en 1840 dans la Edinburgh Review, le philosophe anglais écrit de l'œuvre complète de Tocqueville qu'elle est « la première œuvre philosophique qui ait été écrite sur la Démocratie telle qu'elle se manifeste dans la société moderne ; un livre dont il est peu probable que le contenu soit détruit par aucune théorie future, à quelque degré qu'elle puisse le modifier ; et que l'esprit dans lequel il a été composé et la façon générale dont le sujet a été traité ouvrent une ère nouvelle dans l'étude scientifique de la politique ».*

*Ce qui en 1840 devait paraître lointain ou, comme dit Sainte-Beuve, « sans exemple », est devenu en 1967 notre présent ou notre avenir immédiat.*

*Il faut lire et relire la quatrième partie du dernier volume de La Démocratie pour bien se rendre compte de la perspicacité et de la profondeur de l'analyse de Tocqueville.*

*« Tant que la révolution démocratique était dans sa chaleur, écrit Tocqueville, les hommes occupés à détruire les anciens pouvoirs aristocratiques qui combattaient*

contre elle se montraient animés d'un grand esprit d'indépendance, et, à mesure que la victoire de l'égalité devenait plus complète, ils s'abandonnaient peu à peu aux instincts naturels que cette même égalité fait naître, et ils renforçaient et centralisaient le pouvoir central. Ils avaient voulu être libres pour pouvoir se faire égaux, et, à mesure que l'égalité s'établissait davantage à l'aide de la liberté, elle leur rendait la liberté plus difficile. »

L'analyse sociologique de Tocqueville ne révèle pas seulement notre passé ; elle pénètre également l'avenir et décrit notre présent. La société nouvelle est partout autour de nous : Une multitude d'individus égaux et semblables travaillent pour se procurer des satisfactions mesquines et vulgaires. Au-dessus de ces hommes se dresse un monstrueux pouvoir tutélaire qui « pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ».

L'anticipation de ce qui n'était alors qu'une tendance, a donné à Tocqueville ce sentiment de solitude qui parfois s'exprime dans sa correspondance avec ses plus intimes amis : « Nous sommes les derniers des derniers. » Ou, comme le dira souvent un peu plus tard Lord Acton, son parent spirituel en Angleterre : « Je n'ai pas de contemporains. »

En effet, Tocqueville resta seul toute sa vie, à part sa femme, — une Anglaise — qui le comprit par amour et par intuition — et Mme Swetchine, avec laquelle, pendant ses dernières années, il s'entendit profondément sur le plan religieux.

La tentation est irrésistible d'évoquer ici la grande figure de l'historien suisse Jacob Burckhardt, si peu connu en France, et qui, influencé par Tocqueville dans ses conceptions historiques, prévoyait pour un temps proche l'Etat totalitaire : « L'Etat militaire doit devenir un grand industriel. Ces agglomérations d'hommes dans les grandes usines ne doivent pas rester éternellement dans leur

*misère et leur avidité. Un degré de misère certain et surveillé, où chacun aurait son avancement garanti et porterait l'uniforme, où la journée commencerait et se terminerait au roulement du tambour, voilà ce qui, logiquement, doit arriver.» On peut lire ces phrases prophétiques dans une lettre de Burckhardt, datée de 1872. Quelques années plus tard, le grand historien écrivait au même ami : « On commence très tôt à éduquer la jeunesse en vue de l'habituer aux grands rassemblements. Il en résultera que les gens se mettront à pleurer quand ils ne seront pas au moins une centaine. » C'est seulement aujourd'hui, à l'époque de la télévision, que nous prenons conscience de la portée de la pensée toquevillienne.*

*Si l'on compare la sociologie politique de Tocqueville avec celle de Karl Marx, de treize années son cadet, il est évident que la pensée de Tocqueville est bien loin d'un utopisme humanitaire. Certes, il y a des points communs entre les deux penseurs : « Toute l'histoire, nous dit Marx dans le Manifeste Communiste, est l'histoire des luttes des classes. » Dans L'Ancien Régime de Tocqueville, nous lisons (p. 179 de notre édition) : « Je parle des classes, elles seules doivent occuper l'histoire. » Les deux penseurs nous ont également enseigné que la Révolution française de 1789 est seulement une phase dans l'histoire des révolutions sociales du XIX<sup>e</sup> siècle ; d'autres révolutions ont suivi et suivront.*

*Mais la parenté entre Tocqueville et Marx s'arrête là. Tocqueville n'a rien de l'absolutisme de Marx : « Je hais, pour ma part, écrit Tocqueville dans ses Souvenirs, ces systèmes absolus, qui font dépendre tous les événements de l'histoire des grandes causes premières se liant les unes aux autres par une chaîne fatale, et qui suppriment, pour ainsi dire, les hommes de l'histoire du genre humain... Les faits antérieurs, la nature des institutions, le tour des esprits, l'état des mœurs, sont les matériaux, avec lesquels il (le hasard) compose ces impromptus qui nous étonnent et qui nous effraient. » (Notre édition, Œuvres Complètes XII, p. 84.)*

*Dans une autre page de ses Souvenirs, Tocqueville se*

demande : « Le Socialisme restera-t-il enseveli dans le mépris qui couvre si justement les socialistes de 1848 ? Je fais cette question sans y répondre. Je ne doute pas que les lois constitutives de notre société moderne ne soient fort modifiées à la longue ; elles l'ont déjà été dans beaucoup de leurs parties principales, mais arrivera-t-on jamais à les détruire et à en mettre d'autres à la place ? Cela me paraît impraticable. Je ne dis rien de plus, car, à mesure que j'étudie davantage l'état ancien du monde, et que je vois plus en détail le monde même de nos jours ; quand je considère la diversité prodigieuse, qui s'y rencontre, non seulement parmi les lois, mais parmi des principes des lois, et les différentes formes qu'a prises et que retient, même aujourd'hui, quoi qu'on en dise, le droit de propriété sur la terre, je suis tenté de croire que ce qu'on appelle les institutions nécessaires ne sont souvent que les institutions auxquelles on est accoutumé, et qu'en matière de constitution sociale, le champ du possible est bien plus vaste que les hommes qui vivent dans chaque société ne se l'imaginent. » (Notre édition, Œuvres Complètes XII, p. 96 sq). On voit avec quelle prudence la pensée de Tocqueville se plie sous la pression de la complexité historique et sociale.

Tandis que le marxisme nous a prêché la mort lente de l'Etat, une des utopies les plus dangereuses et les plus fallacieuses qu'on ait pu inventer, La Démocratie en Amérique, pour y revenir, nous fournit une description précise de la substance même de l'Etat moderne tel qu'il nous entoure partout.

Enfin, Marx a maintenu que la socialisation des moyens de production nous mènera dans l'empire des « égaux et libres », tandis que Tocqueville soutenait qu'une société basée sur l'égalité n'est pas nécessairement une société libre. Telle cette note de La Démocratie en Amérique : « Quand un peuple a un état social démocratique, c'est-à-dire qu'il n'existe plus dans son sein de castes ni de classes, et que tous les citoyens y sont à peu près égaux en lumières et biens, l'esprit humain chemine en sens contraire. Les hommes se ressemblent, et de plus ils



souffrent, en quelque sorte, de ne pas se ressembler. Loin de vouloir conserver ce qui peut encore singulariser chacun d'eux, ils ne demandent qu'à le perdre pour se confondre dans la masse commune, qui seule représente à leurs yeux le droit et la force. L'esprit d'individualité est presque détruit. » (Cf. Œuvres Complètes, I, 2, éd. Mayer, p. 288.) On voit que David Riesman dans son grand livre *The Lonely Crowd* a bien compris son Tocqueville.

« A mesure, écrit Tocqueville, que les attributions du pouvoir central augmentent, le nombre des fonctionnaires qui le représentent s'accroît. Ils forment une nation dans chaque nation ; et comme le gouvernement leur prête sa stabilité, ils remplacent de plus en plus, chez chacune d'elles, l'aristocratie. » (Œuvres, I, 2, p. 312.) Il fut évident pour Tocqueville que ce développement dynamique était un phénomène européen : « J'affirme qu'il n'y a pas de pays en Europe où l'administration publique ne soit devenue, non seulement plus centralisée, mais plus inquisitive et plus détaillée ; partout elle pénètre plus avant que jadis dans les affaires privées ; elle règle à sa manière plus d'actions, et des actions plus petites ; et elle s'établit davantage tous les jours à côté, autour et au-dessus de chaque individu, pour l'assister, le conseiller et le contraindre. » En effet : l'Etat ne semble pas se mourir lentement... Il est certain que Tocqueville ne fut pas le premier écrivain politique moderne qui ait analysé le phénomène de la centralisation administrative. Béchart l'examine en même temps que lui ; Darest de la Chavanne et Chéruel le suivirent ; mais Tocqueville fut le premier à pressentir les dangers de la centralisation administrative pour la condition humaine, aussi chercha-t-il à sauvegarder l'âme plutôt qu'à améliorer sa sécurité économique. Tocqueville avait hérité le legs de la révolution des grands magistrats et administrateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, de cette révolution dirigée contre le pernicieux absolutisme administratif de l'Ancien Régime.

Il m'a toujours paru capital que Tocqueville ait pu donner une description, une définition de l'Etat moderne,

mais qu'il n'ait pu trouver un nom pour ce monstre : « La chose est nouvelle, il faut donc tâcher de la définir, puisque je ne peux la nommer. » Peut-être aurait-il trouvé acceptable le nom de Managerial State ?

La sociologie tocquevillienne analyse en effet l'Etat et la Société modernes de façon beaucoup plus adéquate que ceux de nos contemporains qui ont tenté de le faire.

Il n'est pas surprenant que la pensée politique du grand sociologue n'ait pu faire école. Comme presque toujours dans l'histoire de la pensée politique, seules les idées secondaires ou non essentielles se répandent. C'est le cas de Montesquieu, dont la théorie de la séparation des pouvoirs a eu une influence énorme en Europe et en Amérique, théorie qui cache plutôt qu'elle ne révèle la vraie substance de sa sociologie politique. En ce qui concerne Tocqueville, nous sommes en face du même phénomène. Ainsi que Barthélemy l'a exprimé dans son *Traité de Droit Constitutionnel* (Paris, 1933, p. 46) : « L'éducation politique de la génération qui réalisa la constitution de 1875 s'est faite un peu dans Proudhon, beaucoup dans La Démocratie en Amérique, et enfin et surtout dans les ouvrages... de Broglie et de Prévost-Paradol. » Comme dans le cas de Montesquieu, seul le mécanisme constitutionnel des deux premiers volumes de ce grand livre a touché cette génération. La substance de la sociologie politique de Tocqueville resta incomprise.

On devrait peut-être interroger les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle pour établir l'influence de Tocqueville. Sans doute son *Ancien Régime et la Révolution*, dont la première édition parut en 1856, eut-il une grande influence sur l'historiographie française : il suffit de mentionner Taine, Fustel de Coulanges ou Albert Sorel. Mais Tocqueville n'est pas un historien au sens étroit du terme ; *L'Ancien Régime* est plutôt une œuvre sociologique qu'une étude spécialisée de la Révolution française. C'est de nouveau Tocqueville lui-même qui nous explique le mieux l'intention de son ouvrage : « Il y a longtemps, comme vous savez, écrit-il à Gustave de Beaumont, de Sorrente, le 10 janvier 1851, que je suis préoccupé de l'idée d'entrepren-

*dre un nouveau livre. J'ai pensé cent fois que si je dois laisser quelques traces de moi dans ce monde, ce sera bien plus par ce que j'aurai écrit que par ce que j'aurai fait. Je me sens de plus, plus en état de faire un livre aujourd'hui qu'il y a quinze ans. Je me suis donc mis, tout en parcourant les montagnes de Sorrente, à chercher un sujet. Il me le fallait contemporain et qui me fournit le moyen de mêler les faits aux idées, la philosophie de l'histoire à l'histoire même... » Ainsi Tocqueville suit-il son grand maître Montesquieu dans L'Esprit des Loix : « Il faut éclairer les lois par l'histoire et l'histoire par les lois. » L'histoire expliquera le présent. Le but de La Démocratie en Amérique fut, non seulement une analyse historico-sociologique des institutions américaines, mais de plus, un examen du problème démocratique européen que la société américaine avait déjà, en 1831, avancé au-delà du cadre traditionnel. L'Ancien Régime est une analyse de la société européenne dans sa phase prérévolutionnaire jusqu'à Napoléon I<sup>er</sup>. Tocqueville – j'emprunte ici quelques phrases à l'avertissement de notre édition de cet ouvrage – démontre par l'exemple de l'histoire française que l'Etat moderne crée « instinctivement » la centralisation et que celle-ci va de pair avec la démocratisation inévitable de la société. Cependant, il y a deux sortes de démocraties, comme l'avait déjà enseigné Montesquieu : la démocratie libre et la démocratie non libre. Il lui restait à définir les méthodes politiques pour garantir la première.*

*On voit facilement que les deux ouvrages de Tocqueville sont assez près l'un de l'autre. Peut-être l'étude sur la Révolution montre-t-elle une précision plus sûre en matière de sociologie comparative. En tout cas, Tocqueville n'a épargné aucun effort pour étudier, aux sources, les développements sociaux de trois grandes nations européennes : la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Le problème central, dans les deux livres, est d'ailleurs le même : « Je pense, écrit Tocqueville, dans La Démocratie en Amérique, que dans les siècles démocratiques qui vont s'ouvrir, l'indépendance individuelle et les libertés locales seront toujours un produit de l'art. La centralisation sera*

le gouvernement naturel. » Et voici un passage de L'Ancien Régime qui réitère cette grande leçon de l'histoire française : « Les premiers efforts de la Révolution avaient détruit cette grande institution de la monarchie ; elle fut restaurée en 1800. Ce ne sont pas, comme on l'a dit tant de fois, les principes de 1789 en matière d'administration publique qui ont triomphé à cette époque et depuis, mais bien, au contraire, ceux de l'Ancien Régime qui furent tous remis alors en vigueur et y demeurèrent.

« Si l'on me demande comment cette portion de l'Ancien Régime a pu être ainsi transportée tout d'une pièce dans la société nouvelle et s'y incorporer, je répondrai que, si la centralisation n'a point péri dans la Révolution, c'est qu'elle était elle-même le commencement de cette révolution et son signe ; et j'ajouterai que, quand un peuple a détruit dans son sein l'aristocratie, il court vers la centralisation comme de lui-même. Il faut alors bien moins d'efforts pour le précipiter sur cette pente que pour l'y retenir. Dans son sein tous les pouvoirs tendent naturellement vers l'unité, et ce n'est qu'avec beaucoup d'art qu'on peut parvenir à les tenir divisés.

« La révolution démocratique, qui a détruit tant d'institutions de l'Ancien Régime, devait donc consolider celle-ci, et la centralisation trouvait si naturellement sa place dans la société que cette révolution avait formée qu'on a pu aisément la prendre pour une de ses œuvres. »


Mais Tocqueville ne s'arrête pas là. Ses enquêtes sociologiques s'étendirent plus loin : il a analysé le monde politique musulman, il a étudié la structure sociale de la Russie et nous a laissé le projet, assez avancé, d'un livre sur l'Inde que nous venons de publier (Œuvres Complètes, III, 1, admirablement édité par mon collègue André Jardin). Dans ces pages, il pénètre au plus profond de la mentalité indienne.


Comme tous les grands sociologues, de Montesquieu à Max Weber, Tocqueville a élargi et approfondi la compréhension du monde social par une étude comparative du monde non européen.


Sans doute Tocqueville est-il plus sûr de lui quand il





# idées


 littérature


 idées actuelles

 philosophie

 arts

 sciences

 chroniques

 sciences humaines

## alexis de tocqueville : de la démocratie en amérique

Alexis de Tocqueville publia la première partie de la *Démocratie en Amérique* en 1835; en 1840 suivait la deuxième partie. Le présent volume essaie de donner les structures essentielles de cet ouvrage classique : les grands thèmes que Tocqueville a formulés de son expérience de la société américaine, exemplifiant et prévoyant ainsi les problèmes socio-politiques et culturels de nos sociétés de masses contemporaines. Ni Marx, ni Max Weber, ni aucun sociologue moderne ne l'ont surpassé.


Une table de concordance renvoie le lecteur aux volumes des *Œuvres complètes* d'Alexis de Tocqueville, éditées sous la direction de J.-P. Mayer, qui a également établi et préfacé ce volume.

bannière politique  
de terence kennedy,  
circa 1840.  
new york state  
historical association,  
cooperstown,  
new york, u.s.a.



9 782070 351688

Extrait de la publication  
ISBN 2-07-035168-8

A 35168  catégorie **3**